

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Band:** - (2005)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Rêver à Renan  
**Autor:** Maggetti, Daniel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870123>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## RÊVER À RENAN

Parmi les lecteurs romands de Renan, Henri-Frédéric Amiel se signale par sa constance, et par la nature particulière de son admiration. Cet article se propose de dessiner les contours non seulement d'une réception, mais aussi d'une relation dissymétrique, en puisant dans le *Journal intime* du Genevois, dont la première édition a par ailleurs retenu l'attention de Renan.

Écrivain dont l'œuvre se situe à la croisée des disciplines, Renan a eu en Suisse romande un public important depuis les années 1850. Historiens, hommes de lettres et théologiens l'analysent et le commentent, qui pour l'applaudir (l'approbation, à vrai dire, ne sera bien visible qu'après 1870), qui pour le réfuter, notamment sur un terrain très sensible pour les réformés d'Helvétie, à savoir sa vision des origines du christianisme. Parmi ses lecteurs les plus constants, on compte Henri-Frédéric Amiel, dont le *Journal intime* témoigne d'une fréquentation assidue des écrits de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Amiel étant un consommateur impénitent d'imprimés, la fréquence de ses mentions ne serait pas, à elle seule, un élément significatif. Mais dans le *Journal*, comme nous allons le voir, la relation qu'Amiel tisse avec Renan, son contemporain à deux ans près, est investie d'une charge qui dépasse la simple curiosité et le goût de l'érudition. Loin d'être seulement une référence scientifique et intellectuelle, Renan est pour Amiel une figure de projection, un *alter ego* fantasmé susceptible de cristalliser ses qualités, mais aussi de lui révéler ses failles, en lui tendant, de loin, un miroir dans lequel le Genevois se voit vieillir et grimacer.

*Songe d'une nuit de printemps*

C'est en 1854 que Renan fait son apparition dans le *Journal*<sup>1</sup>. Les écrits qu'Amiel découvre sont le plus souvent qualifiés de «remarquables»: sans qu'il soit explicité, un sentiment d'admiration se renforce et se confirme, jusqu'à ce qu'un épisode étonnant vienne à la fois le dévoiler et le fixer. Il s'agit d'un rêve qu'Amiel fait en juin 1856, et qu'il transcrit ainsi à son réveil:

5 juin 1856

(Matin.) Quel beau rêve j'ai fait cette nuit! j'ai rencontré un homme et une femme de génie et j'ai eu cette joie indicible de vivre la vie idéale, de nager dans l'éther de la plus haute pensée, où l'on comprend et où l'on est compris à demi-mot, [...] où l'esprit converse avec l'esprit, l'âme avec l'âme, conversation enivrante dans son calme comme il convient entre des immortels. Cet homme était de mon âge; cette femme était sa sœur, d'une beauté grave et douce, intellectuelle comme une muse, recueillie comme une martyre. Avec eux, j'ai vécu pleinement par le fond de mon être, je me sentais dans l'atmosphère rêvée, où l'héroïsme, le dévouement, la création, deviennent faciles et naturels, comme la respiration sur les montagnes, et où l'on participe à la vie universelle, comme les bienheureux. Sur ces hautes cimes de l'humanité, je me sentais vrai, sincère, fort, je me donnais, je me livrais, j'étais heureux. J'avais trouvé mon milieu, un but, un point d'appui, un intérêt. Je n'attendais plus, je vivais; je pouvais vouloir, désirer, inventer. Mon heure avait sonné. J'étais sérieux, ému, vaincu et vainqueur. Ma vie était décidée, mon cœur pris, ma destinée fixée. [...] la tête du frère est aussi nette devant mes yeux que celle d'aucun de mes amis. Je le reconnaîtrais [...]. Il était la philosophie et sa sœur était la poésie, mais incarnées, individualisées, réelles, et ayant des noms et des vêtements contemporains. Même je savais le nom du frère (un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, E. R. que je n'ai jamais vu)<sup>2</sup>.

Le caractère compensatoire de cette péripétie onirique saute aux yeux de quiconque connaît un peu le *Journal*. Victime de sa tendance à la procrastination, de plus en plus prisonnier de sa ville natale où tout, et surtout autrui, le mécontente, agité par des vellétés de révolte, para-

<sup>1</sup> H.-F. Amiel, *Journal intime*. Toutes les références qui suivent renvoient de manière abrégée à cette édition en douze volumes; les chiffres romains désignent le volume, les chiffres arabes la page.

<sup>2</sup> Ce rêve n'est pas consigné par Amiel dans son *Journal*, mais dans un cahier à part, qu'il intitule *Allerley ou Tout-y-va*; il y note des phrases prises au vol, des pensées, des réflexions. Voir III, «Annexes», 1214.

lysé devant les décisions à prendre, qu'elles soient de nature professionnelle ou intime, en 1856 Amiel, bien que jeune encore, ressasse déjà à longueur de page son insatisfaction. La providentielle «rencontre» nocturne avec le couple d'inconnus est une manière de réparation. Grâce à elle, le diariste contrebalance la médiocrité de son quotidien par le privilège de l'admission dans un univers exceptionnel, réunissant en lui les qualités de la sainteté et de la gloire, ce que le lexique choisi met au jour: foulant les «hautes cimes de l'humanité», partageant avec un «homme et une femme de génie» «la plus haute pensée», Amiel a cru toucher à «la vie idéale», et s'est senti assimilé aux «immortels» et aux «bienheureux». Fidèle à un système de pensée hérité de sa formation hégélienne, le Genevois aspire dans son inconscient, puissamment relayé ici par l'«illustration» de sa vision de dormeur, à une véritable résolution des contraires: dans cette sphère idéale qu'il a expérimentée le temps d'un rêve, la poésie et la philosophie (incarnées par les deux personnes qu'il côtoie), mais aussi la science et la religion, voire l'art et la spéculation intellectuelle, se combinent et se concilient. Sur un plan plus terre à terre, celui des relations humaines, qui posent constamment problème à Amiel, l'échange extatique est également un espace de communion et d'harmonie: le frère et la sœur, soudés comme les deux faces inséparables d'une médaille, lui apportent ce qu'il attend depuis longtemps, l'amitié d'un être hors norme, l'amour d'une épouse «intellectuelle comme une muse, recueillie comme une martyre». Chaque jour, Amiel soupire après ces conditions intimes sans lesquelles, pense-t-il, son accomplissement personnel ne pourra se faire; la puissance onirique les réalise, d'où le sentiment pour le scripteur qu'enfin «[son] heure a sonné»: dans une parfaite coïncidence entre l'intériorité et l'action, et ayant dépassé la fracture entre l'esprit et la matière, Amiel est sûr que l'attente est finie, le passage à l'action possible, «[son] cœur [...] pris, [sa] destinée fixée».

On ne peut qu'être impressionné par l'intensité de ce rêve où le professeur frustré projette une représentation de lui-même hypertrophiée et irréaliste, fruit de ses désirs profonds qui s'expriment par le détour de deux personnages imaginaires et modelables à l'envi, puisqu'Amiel ne sait rien d'eux. Il est remarquable et hautement significatif que l'amorce de cette construction inconsciente soit Renan — ou plutôt, l'image de Renan, idéalisée et sans doute secrètement jalouée, telle qu'Amiel l'a bâtie au fil de ses lectures. Un détail est révélateur du hiatus entre la réalité et le fantasme. En juin 1856, le diariste ignore que Renan a bel et bien une sœur; il n'apprendra que

le 6 novembre 1857, grâce à Victor Cherbuliez, l'existence d'Henriette<sup>3</sup>. Cette information le poussera à conférer rétrospectivement un caractère prémonitoire à une vision nocturne qu'elle achève dans les faits de nous dévoiler comme l'émanation de son désir démiurgique: sans la présence féminine, la rencontre de Renan n'eût pu être parfaite, d'où la nécessité de le dédoubler en lui donnant une sœur quasi jumelle, garantie, avec lui, de l'apothéose espérée:

Comme Winkelmann grandissait devant l'Apollon du Belvédère, je me sentais et sans la moindre surprise pousser les six ailes des Chérubins dantesques, dans le commerce de ces deux êtres souverains<sup>4</sup>.

### *Un modèle à défendre...*

Cet astre brillant à son firmament intellectuel, ce frère que la mystérieuse logique du rêve lui a donné, Amiel souhaitera dès lors le connaître «en vrai»; il en exprime le vœu<sup>5</sup>, et il tentera en vain, en octobre 1862, lors d'un voyage à Paris, de le rencontrer<sup>6</sup>. Au cours de ces années, et au-delà, Renan continue d'être l'objet d'une même admiration et, en quelque sorte, la mesure du talent et de l'intelligence, celui à qui Amiel compare la plupart des productions de l'esprit dont il prend connaissance — et celui dont la supériorité s'impose. Amiel copie à plusieurs reprises des citations de Renan dans ses cahiers journaliers, en guise d'épigraphes<sup>7</sup>; il dit savoir «bientôt par cœur», à force de relecture, telle étude de son idole<sup>8</sup>; alors qu'il est plongé dans les écrits de Vinet, la différence de niveau le frappe<sup>9</sup>. À la fois révélateur stimulant et double valorisant, Renan ne connaît pas de rival sur le terrain de l'adhésion:

<sup>3</sup> III, p. 450.

<sup>4</sup> III, 1214-1215.

<sup>5</sup> Voir la note du 11 novembre 1856: «Ce dernier esprit [Taine] est singulièrement libre et vigoureusement critique. Lui et *Renan*, sont deux hommes jeunes que j'aimerais à connaître personnellement, surtout Renan» (III, 222).

<sup>6</sup> «[...] manqué presque toutes mes visites (ex. Taine, Renan, Laboulaye, Dollfus)» (IV, 938).

<sup>7</sup> Le diariste consigne par exemple le fait qu'il se livre à cette activité le 21 novembre 1863 (V, 212). Il copiera encore des phrases en juillet 1864 (V, 484), en décembre 1869 (VII, 1166, 1167) ou en mars 1870 (VII, 1347); la liste n'est pas exhaustive.

<sup>8</sup> Note du 5 août 1862: «Il me faudra relire le travail de Renan sur le *Cantique*, que je sais bientôt par cœur» (IV, 824).

<sup>9</sup> Vinet comme écrivain est «très inférieur à Renan», constate-t-il le 10 novembre 1863 (V, 200).

Mais c'est surtout Renan (*Études d'Histoire religieuse*), qui m'a occupé et absorbé: j'ai été sous son obsession toute la journée et il m'a fait retrouver ma vie intellectuelle de Berlin, par cette liberté intérieure, cette profondeur calme, cette supériorité impassible de l'esprit, qui constitue le contemplateur et le critique, formé à l'école de Spinoza, de Hegel et de Strauss. Je me suis rappelé mon rêve du 6 Juin dernier à son sujet. J'ai retrouvé en lui une des grandes parts de ma vie, mon idéal de tête<sup>10</sup>.

Toujours en proie à un même besoin d'identification, le diariste prend aussi volontiers la défense de celui qui est de plus en plus souvent pris à parti par les calvinistes orthodoxes, à cause de son interprétation des Évangiles. Son soutien, Amiel l'accorde non seulement parce qu'il apprécie la méthode, la largeur de vue et le style de Renan, mais aussi parce que la confrontation entre ce modèle et les médiocres dont Genève pullule achève de réduire ces derniers à l'insignifiance. Victor Duret, surnommé «Vicdur», est-il assez téméraire pour se lancer dans un éreintage de Renan? Son attaque est vite démontée, et le jugement final est sans merci:

Les Thersites toujours s'achoppent aux Achilles, et les fruits secs partout méprisent les fruits d'or<sup>11</sup>.

Ailleurs, c'est à Ernest Naville que le compte est réglé:

Impossible de montrer à la fois plus de noblesse morale et plus d'inintelligence critique. Cet esprit lucide avec ses procédés abstraits et ses thèses à priori défigure complètement un ouvrage [*Vie de Jésus*] écrit d'après la méthode historique et en-dehors du point de vue traditionnel et révélé. — J'ai des reproches graves à faire à l'ouvrage [...], mais en vérité quand il est caricaturé de la façon, je me rappelle l'inquisition et je suis obligé de le défendre<sup>12</sup>.

Et le 27 mars 1864, jour de Pâques, le pasteur Munier en prend également pour son grade, lui qui a eu l'idée de prêcher sur Renan:

Se figure-t-on! choisir pour un jour de grande fête religieuse une avocasserie interminable contre le volume de Renan. (En prétendant lapider cet homme on lui fait une pyramide magnifique, soit dit entre parenthèses.)<sup>13</sup>

En manifestant sa solidarité vis-à-vis de Renan — comparé ailleurs au soleil, tellement sa force de gravité est intense<sup>14</sup> — Amiel veut

<sup>10</sup> Note du 27 mai 1857; III, 359.

<sup>11</sup> Note du 3 juillet 1861; IV, 236.

<sup>12</sup> Note du 24 novembre 1863; V, 216.

<sup>13</sup> V, 379.

<sup>14</sup> Note du 19 octobre 1864, au sujet d'une brochure du pasteur Bungener



bien sûr mettre en pratique cette objectivité scientifique à laquelle il se dit profondément attaché. Derrière son attitude, cependant, on décèle une motivation moins désintéressée, qui fait corps avec sa manière de se situer dans le champ intellectuel genevois: s'identifier à Renan, c'est aussi se persuader de ses propres qualités, résister à un entourage décevant, bref, c'est se garantir un appui fantasmatique dans une entreprise (toute mentale) de *distinction*. Pour que cette stratégie inconsciente soit véritablement efficace à long terme, il faudrait cependant qu'elle soit relayée par la réalité — que l'historien en chair et en os, en somme, se superpose à la figure de Renan modelée par Amiel, qu'un échange et un dialogue fassent advenir l'entente parfaite aperçue dans un songe.

*... et une source de regrets*

Mais le modèle rêvé ne subira jamais cette épreuve... et le sentiment d'identification, de motif d'euphorie et de supériorité qu'il a pu être pendant quelque temps pour Amiel, va se muer en une formidable source d'aigreur, et en une raison supplémentaire de constater son échec. Les premiers signes de ce changement sont ténus, mais sans équivoque: dans son commentaire sur l'ascension de Renan, Amiel laisse deviner, derrière le témoignage admiratif, l'envie qu'il ressent:

Voilà Ern. Ren[an] membre de l'académie des Inscriptions. Il a vite fait son chemin et sa carrière. *Les Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, les *Mémoires de l'Institut* lui sont ouverts. Il a publié son grand ouvrage, sur les Langues sémitiques: le voilà arrivé. Et il est bien jeune. Ed. Laboul[aye] l'autre jour le déclarait le successeur d'Eug. Burnouf<sup>15</sup>.

En termes de reconnaissance symbolique et institutionnelle, la comparaison est cruelle... mais Amiel ne s'avoue pas encore consciemment sa déception. Au fur et à mesure que le temps passe, cependant, et que l'écart entre lui-même et Renan se creuse, ce dernier cesse d'être l'incarnation de potentialités encore intactes, de cet «avant» désormais évanoui, pour devenir une occasion de regret, voire l'impitoyable rappel d'une déroute sans remède:

---

contre *Paule Méré* de Cherbuliez: «Paule Méré serait une planète éclosée autour du soleil de Renan» (V, 640).

<sup>15</sup> Note du 10 décembre 1856; III, 244.

Lu *Renan* (origine du langage) avec un extrême intérêt, et une sorte de secrète mélancolie. Je me regrettais, comme la dame du siècle dernier<sup>16</sup>.

Lectures: [...] Surtout: *Ern. Renan* (Sciences de la Nature et de l'Histoire). Voilà pourtant ce que j'aurais dû écrire, car j'ai vécu avec ces idées; mais j'ai laissé dévorer mon patrimoine par les plus jeunes, en m'endormant pendant dix ans<sup>17</sup>.

J'ai relu l'article de Renan [...], et je me suis revu à Berlin, dans le temps de mes études sérieuses. [...] Mon développement, comme le cours du Rhin, est venu se perdre dans les sables, après s'être laissé briser et amincir en mille infimes canaux. [...] Le mot funèbre *Trop tard* semble s'écrire sur chaque objet que je veux ressaisir<sup>18</sup>.

Les bases de la «ressemblance fraternelle» ne sont pas récusées, mais l'identité des profils d'Amiel et de Renan n'a pas conduit à des résultats à leur tour comparables: la fécondité du Parisien contraste avec la stérilité du Genevois. Significativement, Amiel n'assume pas la responsabilité de son propre «ensablement», comme le révèlent les fréquentes tournures passives qu'il utilise pour le caractériser, ou encore l'image centrale de «l'endormissement», qui fait de son inactivité un sortilège. Coupable tout au plus, à ses propres yeux, d'une passivité excessive, Amiel impute la faute de son improductivité au contexte défavorable dans lequel il a dû vivre. Nouvelle esquivé, en somme: s'il est lucide quant au constat de son échec, Amiel l'est nettement moins lorsqu'il en envisage les causes, ce qui lui permet de ne pas s'amender et de prétendre que, s'il avait joui de stimulations et d'ap-puis semblables à ceux donc Renan a bénéficié, il aurait fait autant, voire mieux que lui.

#### *L'aiguillon de la critique, ou «un type à étudier»*

À moyen terme, toutefois, cette manière de se voiler la face risque de mettre Amiel en situation de porte-à-faux. C'est pourquoi Renan va être progressivement mis à distance, suivant un processus de dissociation devenu nécessaire. Dissociation qui, à vrai dire, ne sera jamais totale, mais qui garantit à Amiel de pouvoir camper sur ses positions sans les bouleverser. Le 10 mars 1859, lisant un article sur Victor Cousin, Amiel dit certes se retrouver «en beau, plus savant, plus osé,

<sup>16</sup> Note du 10 décembre 1860; III, 1205.

<sup>17</sup> Note du 4 novembre 1863; V, 194.

<sup>18</sup> Note du 8 novembre 1863; V, 197.



plus calme, plus fort, dans ce jeune écrivain tranquille et omniscient» qu'est Renan, chantre de «quantité de [ses] pensées favorites»; cependant, il avoue être inquiet par «l'abdication totale de la volonté en faveur de la liberté de pensée»<sup>19</sup>, qui préparerait la voie au despotisme. Le lendemain, il revient ainsi sur le sujet:

Je viens de relire l'article de Renan. Sa supériorité olympienne ne m'a pas moins frappé; mais j'aperçois le défaut de la cuirasse. Ce point de vue du désintéressement absolu de la pensée critique qui renonce à l'action, [...] cette joie de la contemplation pure, sont-ils licites? [...] Ce qui manque à Renan, c'est le *pectus*, l'amour du prochain, la charité. Mais c'est une admirable intelligence. Il ne faut pas voir en lui un exemple à suivre, mais un type à étudier<sup>20</sup>.

Inattaquable sur les savoirs ou la méthode, Renan est brocardé pour ce qu'on pourrait nommer un fait de posture: implicitement, au moment même où il paie un nouveau tribut à l'efficacité intellectuelle de son confrère, Amiel tente, si ce n'est de le discréditer, du moins de discuter son attitude d'un point de vue humain et existentiel. En plaçant le débat sur ce terrain qui confine à l'éthique, le diariste s'érige en juge, et laisse entendre qu'il pourrait bien être, sur ce plan-là, supérieur au grand historien qui, tout admirable qu'il est, déchoit d'«exemple à suivre» à «type à étudier». Dès lors, Amiel va manier tour à tour, et selon les circonstances, la carotte ou le bâton. Parle-t-il de la France et de l'esprit français, dont on sait qu'il lui ont toujours inspiré une forte antipathie<sup>21</sup>: le voilà alors constituer Renan en exception (en compagnie de Sainte-Beuve, souvent)<sup>22</sup>. À d'autres moments, il arrive même que son rôle de modèle refasse surface<sup>23</sup>. Ailleurs, en revanche, Amiel ne manque pas de stigmatiser, entre les lignes, son pragmatisme politique:

<sup>19</sup> Note du 10 mars 1859; III, 651.

<sup>20</sup> Note du 11 mars 1859; III, 652.

<sup>21</sup> À ce sujet, voir (à titre d'exemple) P. Trahard, *Henri-Frédéric Amiel juge de l'esprit français*.

<sup>22</sup> Note du 29 mars 1871: «Pour un Sainte-Beuve, un Taine et un Renan qui sont des esprits libres, il y a cinquante millions d'esprits cloisonnés.» (VIII, 666); note du 2 janvier 1872: «L'esprit français manque d'abnégation et de conscience. La vanité théâtrale, ne le quittant jamais, il travaille toujours pour la galerie. [...] Renan ou Sainte-Beuve sont des exceptions» (VIII, 1161); note du 8 mai 1872: «Vaincue par la science, la France de 1871 cherchera à s'emparer de cette arme de vainqueurs, mais le but est toujours le même et la science n'est que le moyen. Le goût fondamental, le vrai sérieux n'y est pas. [...] Les Littré, les Renan sont des astres isolés» (IX, 213).

<sup>23</sup> Note du 1<sup>er</sup> mai 1866: «Renan [...] est un véritable écrivain et [...] possède

La démocratie impose la popularité, la popularité impose des sacrifices; la compensation, c'est qu'elle comporte encore la simplicité et la grandeur, et paie en gloire ce qu'elle fait perdre soit en profondeur et en richesse, soit en délicatesse et en vérité. — Renan, qui est un très fin compère, a su se plier à ces conditions, malgré ce qu'elles ont de répugnant pour un esprit fier<sup>24</sup>.

La démocratie, ou plutôt «l'égalitarisme», dont Amiel sera toujours un farouche adversaire, doit être refusé: selon lui, Renan se serait compromis (sans doute à cause de sa position institutionnelle), perdant ainsi cette précieuse liberté de manœuvre et de vision que le Genevois, lui, aurait préservée. Toutefois, et surtout après 1871, ce type de critique s'estompe, Renan étant de nouveau aperçu comme le tenant d'un élitisme que le diariste partage entièrement. Voici un exemple parmi d'autres de cet assentiment, qui emprunte en la variant la voie de la célèbre image du cœur et des membres:

Mais, comme Renan, je crois que le progrès se fait par les meilleurs, par le petit nombre, par les êtres de choix, les grands cœurs, les génies, les héros, les martyrs, les inventeurs, c'est-à-dire par la fleur et l'aristocratie de l'humanité, et que le reste, le tissu cellulaire, les viscères, les muscles de ce grand corps, bénéficie du progrès, mais reçoit dix fois plus qu'il ne donne<sup>25</sup>.

Si cette divergence est effacée par l'«évolution» de Renan, lui aussi digne contempteur du «*pambéotisme*»<sup>26</sup>, un autre écueil, insurmontable celui-là, signera la rupture de l'harmonie entre les deux auteurs. Tout en se vouant à la science avec ferveur, Amiel n'a jamais abjuré la croyance religieuse, qu'il a plutôt tenté de combiner avec la foi — semblable en cela à plusieurs Romands de son temps. Or la foi, pour lui, est affaire de vérité; et, pour citer une phrase célèbre de Vinet, pour Amiel aussi «la vérité n'a point de couture». Renan lui semble alors prendre vis-à-vis de la religion révélée des attitudes à la fois

en toute chose les nuances et les degrés!» (VI, 374); note du 11 mai 1868: «Bel article de Renan (sur Auguste), tout bourré d'idées» (VII, 135).

<sup>24</sup> Note du 3 avril 1865; V, 900.

<sup>25</sup> Note du 3 mars 1872; IX, 46. Voir aussi la note du 12 avril 1868: «Involontairement, instinctivement, comme de Vigny, comme Renan, j'en reviens à la catégorie d'inégalité esthétique, celle de noblesse et de vulgarité. J'ai beau la désapprouver: j'y retombe. Je suis aristocratique comme le beau. C'est par la bonté que je redeviens démocratique» (VII, 92). Et les notes du 20 janvier 1876 (où il est question du «point de vue aristocratique, esthétique, qu'on a fort reproché à Renan», et qu'Amiel partage; X, 569) et du 7 juin 1876: «Une des vaillances de Renan est de dire leur fait aux égalitaires, ces amoureux de l'abrutissement universel» (X, 736).

trop libres et quelque peu opportunistes. D'une part, il placerait le sentiment religieux sur le seul terrain de l'émotion; d'autre part, son scepticisme l'empêcherait d'atteindre au sérieux moral qu'on serait en droit d'espérer d'un savant de sa trempe. Tout en présentant «des aperçus sans nombre», certains de ses textes ne peuvent donc que susciter des réserves:

Lu cinq ou six chapitres épars du *Saint Paul* de Renan. L'auteur est souvent déplaisant par ses allures ambiguës, et ses contradictions alternatives destinées à plaire à tous les goûts. En dernière analyse, c'est un libre-penseur, mais dont l'imagination flexible s'accorde l'épicurisme délicat de l'émotion religieuse. Il trouve grossier celui qui ne se prête pas à ces gracieuses chimères et borné celui qui les prend au sérieux. [...] C'est le parfait dilettantisme de la Renaissance<sup>27</sup>.

«Dilettantisme», le mot est lâché: et voilà Renan assimilé par Amiel, sur ce chapitre, à nombre de ses compatriotes français! La *Vie de Jésus*, relue en 1871, appellera les mêmes remarques:

Ce qui est caractéristique dans cette analyse du christianisme, c'est que le Péché n'y joue pas de rôle. [...] Le vainqueur du Péché et de la Mort est un peu mieux qu'un délicieux moraliste et qu'un initiateur à la religion sans prêtre. L'auteur n'a pas fait broche et s'il détruit une foule de préjugés nuisibles, il manque de sérieux moral, et confond la noblesse avec la sainteté. Il parle en artiste sensible d'un sujet touchant, mais sa conscience paraît désintéressée dans la question. Le dilettantisme religieux est une variante de l'indifférence [...]. Cette ironie pateline d'une dévotion tout artistique impatient les natures positives, qui subodorent une mystification. Mieux vaudrait, pensent-elles, un franc ennemi, qu'un entortilleur en gants blancs, qui fait d'une religion une momie tout en la couvrant de bandelettes. Il y a dans Renan un reste de ruse séminariste; il étrangle avec les cordons sacrés et égorgille avec des airs confits. [...] — L'éternelle bouche en cœur du critique qui se moque sous cape de son auditoire, a quelque chose d'inhumain et de glacial<sup>28</sup>.

Non seulement le critique, comme Amiel l'avait déjà souligné, manque d'empathie, mais encore, il franchirait ici un pas de plus, en abdiquant son rôle jusqu'à pactiser avec l'hypocrisie. «Dilettante indifférent», «mystificateur», «entortilleur», «séminariste rusé»,

---

<sup>26</sup> Note du 2 juin 1877: «Le *pambéotisme* (dont parle Renan) me pèse et m'agace.»; XI, 92.

<sup>27</sup> Note du 20 juillet 1869; VII, 902-903.

<sup>28</sup> Note du 15 août 1871; VIII, 897-898.

«moqueur inhumain et glacial»: Amiel juge désormais Renan à son aune personnelle, anti-française, empreinte d'un sérieux qui n'admet au fond ni l'ironie, ni la rhétorique qui éloignerait le commentaire «scientifique» (philosophique ou historique, peu importe) de son objet, ou tout au moins qui dresserait entre cet objet et le destinataire du commentaire un écran discursif. Adeptes d'un idéal de transparence de la parole hérité de la tradition protestante, encore très répandu dans les milieux réformés cultivés au XIX<sup>e</sup> siècle, et utilisé en Suisse romande pour se situer en prenant le contrepied des tendances intellectuelles françaises, Amiel se désolidarise par conséquent de Renan au moment où la pratique de ce dernier lui paraît ne plus correspondre à ces principes. Si l'on considère le fait que ces réticences se font jour notamment lors d'une deuxième lecture de la *Vie de Jésus*, qui n'avait pas été traitée de la sorte au moment où Amiel l'avait découverte; si l'on prête attention à la date (on est en 1871), on ne peut s'empêcher de penser que la critique du diariste s'explique aussi à la lumière des circonstances historiques: la guerre de 1870 et ce qui l'a suivie provoque chez Amiel une mise à distance encore plus nette de la France, de son histoire et de sa culture. L'«esprit français», superficiel, aimant le brillant et les effets (que des clichés helvétistes dans cette représentation!), voilà que Renan en participe lui aussi...

### *La distance et l'envie*

Si la relation de confiance est brisée, si Renan n'est plus, au cours des dix dernières années de vie d'Amiel, l'exemple à suivre ou l'alter ego fantasmé, cela ne signifie pas pour autant qu'il s'en détourne, et que son admiration disparaît. En fait, pendant cette décennie, un changement se produit dans la hiérarchie des valeurs du diariste: alors qu'il a jusque-là, et sans discontinuer, prôné comme modèle de réalisation intellectuelle celui du savant, il lui arrivera de s'en détacher pour placer au sommet de son échelle l'écrivain — non plus les contributions scientifiques, mais les productions de nature esthétique. Dans cette perspective, qu'Amiel n'adopte pas sans ambiguïtés, Renan devient de nouveau, mais sur un autre plan, une figure enviable. Car c'est précisément la «dérive esthétique» qu'Amiel lui reprochait, en épinglant chez lui son éloignement du goût de la vérité: «Le point de vue esthétique, chez Renan, domine tout»<sup>29</sup>, relevait-il en avril 1869, en manifestant plus que du regret: un malaise. En 1877,

---

<sup>29</sup> Note du 3 avril 1869; VII, 689.

après la lecture d'un article sur Renan, son constat reste le même, mais son appréciation diffère:

Cette hésitation entre le beau et le vrai, entre la poésie et la prose, entre l'art et l'érudition est en effet caractéristique. Renan goûte vivement la science, mais il est encore plus écrivain, et sacrifiera, s'il le faut, le dire exact au bien dire. La science est sa matière plutôt que son but; son but, c'est le style. Une belle page a pour lui dix fois plus de prix que la découverte d'un fait ou la rectification d'une date. Et sur ce point, je sens comme lui, car une belle page est belle par une sorte de vérité plus vraie que l'enregistrement de matériaux authentiques. [...] Je sais bien que la tentation esthétique est la tentation française. J'en ai souvent gémi. Néanmoins, si je désirais quelque chose, ce serait d'être un écrivain, un grand écrivain. [...] Le livre serait mon ambition, si l'ambition n'était vanité, et vanité des vanités<sup>30</sup>.

De prototype de savant qu'il était, Renan se transforme ainsi en la parfaite incarnation de l'«écrivain», celui qui a conquis un style et qui, par là, possède une aura qui lui garantira une survie posthume. Paradoxal comme toujours, Amiel finit donc par envier à son confrère précisément cela qui, à l'origine, avait suscité sa méfiance et provoqué son éloignement. Mais, comme il le dit le 21 janvier 1880, «il faut que le spécialiste mue et se métamorphose, comme Renan»<sup>31</sup>.

### *Une rencontre... différée?*

Si l'adhésion d'Amiel à l'œuvre et à la figure de Renan a changé de nature tout au long de sa carrière et au fil des pages de son *Journal*, elle n'a en fin de compte jamais cessé. D'où, en filigrane, l'espoir maintenu d'un échange direct, d'une entrevue, sorte de matérialisation de cette attention soutenue. Tout ému lorsqu'il apprend que son disciple Charles Ritter a donné au critique son recueil *Le Penseroso*<sup>32</sup>, Amiel sera très déçu, en septembre 1880, de ne pas avoir été convié par ses collègues genevois, lors d'un passage de Renan dans la ville<sup>33</sup>.

---

<sup>30</sup> Note du 30 juillet 1877; XI, 175. À remarquer que, en fin de vie, il arrivera à Amiel d'affirmer exactement le contraire — tout en changeant alors Renan de catégorie: «L'homme de lettres proprement dit est à plaindre, même quand il conquiert la renommée. Je préfère beaucoup la destinée des érudits et des savants, des historiens et des penseurs. Michelet, Quinet, Laboulaye, Tocqueville, Taine, Renan ont une carrière infiniment préférable à celle des romanciers, des dramaturges [...]» (Note du 14 juillet 1880; XII, 539-540).

<sup>31</sup> XII, 284.

<sup>32</sup> Note du 6 octobre 1872; IX, 473.

<sup>33</sup> Note du 2 septembre 1880: «Le Journal de Genève annonçait hier le passage



Cet énième rendez-vous manqué provoquera une ultime comparaison humiliante pour le diariste, malade et confronté à l'évidence de l'aridité de son parcours:

Visite de Ch. Ritt[er] qui [...] me parle de E. Renan, qui est tout plein de sève et de projets, et, sauf les rhumatismes, se porte très bien. Voilà les vrais lettrés, et les hommes réussis. Ils ont l'*Eau de Jouvence*<sup>34</sup>.

Amiel, lui, n'a pas le secret de cet élixir; il n'y touchera pas davantage par l'entremise de Renan, puisqu'il mourra sans l'avoir vu. Toute virtuelle, certes, mais cependant significative, la rencontre aura lieu... à titre posthume. Après la parution des fragments du *Journal intime* d'Amiel, grâce aux soins d'Edmond Schérer et de Fanny Mercier, Renan consacre en effet à la publication, dans le *Journal des Débats* des 30 septembre et 7 octobre 1884, un long compte rendu en deux volets. Ces articles constitueront, du point de vue symbolique, une importante marque de reconnaissance, au sein d'une réception dont on sait la richesse. Le point de vue de Renan est d'autant plus passionnant qu'il confirme, sur bien des aspects, les propres jugements et les craintes du diariste. Taxé de «penseur distingué»<sup>35</sup>, Amiel est croqué par le critique dans ses paradoxes; tout en rendant justice à ses dons, Renan ne manque pas de souligner ses manques, ses dérives et ses défauts «aussi saillants que possible»<sup>36</sup>:

Avec des aptitudes philosophiques tout à fait éminentes, Amiel n'arriva qu'à la tristesse; avec de vraies qualités littéraires, il ne sut pas donner à ses idées la forme qui s'impose. [...] Des moralistes et des publicistes de second ordre ont été plus remarqués que lui; des écrivains cent fois moins instruits ont laissé plus de trace dans notre histoire littéraire; une foule de natures médiocres ont peut-être rendu plus de services à la cause du bien et du vrai que cet ami passionné de tout idéal<sup>37</sup>.

---

de Ern. Renan dans notre ville. J'aurais aimé à faire la connaissance de ce grand esprit. Mais un malade n'a pas même de tentation» (XII, 622). Note des 5 et 6 septembre 1880: «Il [J. Hornung] m'a parlé copieusement de E. Renan, avec qui il a passé six heures Mercredi. Ni Charles R[itter] ni lui, n'ont eu l'idée de me prévenir. Dieu sait cependant si cette entrevue m'eût été agréable. C'est P. Vau[cher], Seg[on]d, les deux Ritt[er], Jousserandot et Carteret qui ont fait société à l'illustre écrivain. [...] Le fait est que pour mes amis je ne compte guères» (XII, 632).

<sup>34</sup> Note du 9 septembre 1880; XII, 636.

<sup>35</sup> E. Renan, «Henri-Frédéric Amiel», p. 1140.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 1143.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 1140.



Qualifié de «plus faux des compromis»<sup>38</sup> en tant que forme d'expression, le journal est jugé par Renan comme l'emblème de la série de mauvais choix que, par nature et par éducation, Amiel a additionnés. Ce phénomène est cependant loin d'être propre à la seule individualité du Genevois: son cas, pour Renan et pour nombre d'autres commentateurs, est en réalité le symptôme d'un mal qui affecte une génération dans son ensemble. Comme en écho aux propos que le diariste a souvent eus pour Renan, modèle de sa catégorie, on assiste ici à une exemplification d'Amiel, stigmatisé comme étant l'incarnation la plus aiguë d'une maladie de l'esprit qui menace toute une civilisation. Dès lors, non sans une once de paternalisme, Renan s'institue rétrospectivement en sauveur potentiel du diariste égaré, dont il aurait su, avec ses amis parisiens, tirer le meilleur:

Ce qu'on doit vivement regretter, c'est qu'Amiel ne soit pas venu à Paris en 1860, à l'époque où se fondait la *Revue germanique* [...]. Nous eussions réussi, je crois, à diminuer, pour son bonheur, l'action délétère des ferments de tristesse que la nature, ainsi que sa première et sa seconde éducation, avaient mis en lui<sup>39</sup>.

Voilà qui aurait confirmé les idées d'Amiel quant au sentiment de supériorité de ses confrères du centre de l'Hexagone! Un sentiment qui s'exprime ailleurs encore dans l'article, au moment où, détail piquant, Renan s'avise de se défendre des critiques que «ce pauvre Amiel» a émises à son endroit en 1871 — nous les avons citées<sup>40</sup> —, en rappelant que l'autorité, c'est lui qui la détient:

Voilà les questions que j'aurais tant aimé discuter avec ce pauvre Amiel, si j'avais eu le plaisir de le connaître. À la page 123 du tome II, je trouve qu'il se montre pour moi quelque peu injuste. Il s'indigne que, parfois, traitant ces sujets, je fasse une place au sourire et à l'ironie. Eh bien! en cela je crois être assez philosophe<sup>41</sup>.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 1141.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 1146.

<sup>40</sup> Il s'agit de la note du 15 août 1871, à propos de la *Vie de Jésus*; la version publiée par Edmond Schérer et Fanny Mercier est fortement édulcorée par rapport à l'original. À titre de comparaison, en voici un extrait: «L'auteur manque de sérieux moral, et confond la noblesse avec la sainteté. Il parle en artiste sensible d'un sujet touchant, mais sa conscience paraît désintéressée dans la question. Comment confondre l'épicurisme de l'imagination s'accordant les douceurs d'un spectacle esthétique avec les angoisses d'une âme cherchant passionnément la vérité? Il y a dans Renan un reste de ruse séminariste; il étrangle avec des cordons sacrés.» (H.-F. Amiel, *Fragments d'un journal intime*, t. II, p. 123).

<sup>41</sup> E. Renan «Henri-Frédéric Amiel», p. 1158.

L'étude de Renan, en fin de compte, apparaît comme un bilan confirmant le classement établi, au moment de sa parution déjà, par l'histoire littéraire et, plus largement, par la critique. Investi du pouvoir symbolique et de consécration que lui confère sa position dominante dans le champ intellectuel de son temps, l'homme célèbre se penche sur le cas du Genevois obscur, en vertu d'une parenté d'esprit restée suspendue, parce qu'Amiel n'a pas su la mettre à profit. Dès lors, tout en constituant une marque de reconnaissance à laquelle le diariste aurait été sensible, le texte de Renan ne dépasse pas le stade de la ratification d'une hiérarchie symbolique intouchable. Il y a certes, dans sa conclusion, l'affirmation d'une valeur du diariste, mais celui-ci n'est pas traité en égal, en «frère d'armes» effectif: il demeure un épigone qui n'a pas su se frayer un chemin. Cette recension qu'Amiel, de son vivant, aurait reçue comme un titre de gloire, s'avère être le lieu où lui est décernée une patente d'infériorité. En termes d'œuvre, tout au moins: car, dans ce domaine-là, seules ses potentialités sont soulignées, les fruits de ses recherches faisant défaut, ou étant considérés par Renan comme bien peu mûrs. Sa personnalité, en revanche, et sa perspicacité, sont appréciées de manière élogieuse:

Il eut ses défauts; mais ce fut certainement une des têtes spéculatives les plus fortes qui, dans la période de 1845 à 1880, réfléchirent sur les choses<sup>42</sup>.

Entremêlées d'épines, certaines couronnes de fleurs pèsent lourd... et on serait bien en peine de désigner leur finalité: sont-elles une marque d'estime, ou accompagnent-elles un enterrement de première classe?

Daniel MAGGETTI

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 1161.

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Henri-Frédéric AMIEL, *Journal intime*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976-1994.
- *Fragments d'un journal intime*, publiés par Edmond Schérer et Fanny Mercier, Genève / Paris / Bâle, Georg, 1884.
- Ernest RENAN, «Henri-Frédéric Amiel», inséré dans *Feuilles détachées*; repris dans le tome II des *Œuvres complètes de Ernest Renan*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, p. 1140-1161.
- Pierre TRAHARD, *Henri-Frédéric Amiel juge de l'esprit français*, Paris, Champion, 1976.